LES TERRES CUITES ARCHITECTURALES DE DELPHES VINGT ANS APRES LA PUBLICATION

LE BUT DE CE COLLOQUE étant de permettre la présentation et la discussion d'un matériel entièrement ou partiellement inédit, la présente communication, qui porte sur un matériel publié depuis vingt ans,[1] a quelque chose d'anachronique. La seule découverte véritablement significative faite depuis lors, deux pièces d'angle portant une sima à décor d'oves et des gargouilles à tête de lion, a été publiée en 1978.[2] Les réflexions que je vais vous présenter n'apporteront rien de nouveau, mais veulent être un regard critique jeté sur une publication passée.

Comme il arrive souvent, ce regard critique incite à la modestie : livres et hommes vieillissent également, et je suis naturellement conscient que certains aspects de la publication delphique sont aujourd'hui dépassés, ou en tout cas doivent être soumis à révision. Le matériel nouvellement découvert ou étudié en Grèce même, à Corinthe, Némée ou Égine par exemple, ou bien en Italie du Sud, à Métaponte ou Sybaris, amène à rectifier certaines attributions. Il convient également de réfléchir sur la taxinomie, les principes de classement des terres cuites, et aussi sur les tentatives de groupement régional et chronologique que j'avais faites il y a vingt ans.

Au préalable, et pour expliquer certains des partis qui furent pris alors, il conviendrait de rappeler ce qu'était l'état de la recherche dans le domaine qui nous occupe. Pour ce qui est des ateliers corinthiens, qui ont fourni l'essentiel du matériel découvert à Delphes, on ne disposait que de la publication d'I. Thallon-Hill et L. S. King,[3] sans compter le catalogue de Mrs. Van Buren.[4] Or, si elles ont le mérite de rassembler pour la première fois un matériel jusqu'alors négligé, ces publications sont loin de satisfaire notre curiosité : elles ne donnent que des descriptions sommaires, dépourvues de profils, et l'organisation générale n'est pas satisfaisante. Les seuls modèles auxquels, à la fin des années cinquante, je pouvais me référer se situent hors de Corinthe : il s'agissait de la publication d'Olympie, de celle des terres cuites architecturales de l'Acropole par E. Buschor, et de celle des toits de Calydon par E. Dyggve et K. Rhomaios.[5]

Si le contexte bibliographique était loin d'être satisfaisant, que dire du contexte archéologique et muséologique? Lors de la «Grande Fouille» de Delphes, comme, je le crains, à Corinthe et sur bien d'autres sites fouillés au début de notre siècle, les terres cuites architecturales n'ont pas été traitées avec beaucoup d'égards. Elles ont été regroupées de loin en loin, le plus souvent sans numéro d'inventaire, ou avec des numéros donnés pour ordre, les indications de provenance étant rares. Le «Journal» de la fouille restait la plupart du temps

[1] Le Roy, 1967.
[2] J.-F. Bommelaer, «Simas et gargouilles classiques de Delphes», *BCH* 102, 1978, p. 173–197.
[3] *Corinth*, IV, i.
[4] *GFR*.
[5] *Olympia* II; *TdA*; Dyggve; Rhomaios.

American School of Classical Studies at Athens
is collaborating with JSTOR to digitize, preserve, and extend access to
Hesperia
www.jstor.org

discret et laconique, et même trop souvent silencieux. Il a fallu, dans cette situation, élaborer une présentation, une méthode de classement, et tenter au moins de poser les bonnes questions, même si l'on n'était pas assuré de pouvoir y apporter les bonnes réponses.

I. Problèmes généraux de taxinomie : la notion de toit

A quelques rares exceptions près, comme pour le temple en tuf d'Athéna à Marmaria et la Lesché de Cnide, il ne se dégageait des Journaux de fouille et des inventaires aucun regroupement significatif permettant d'associer un ensemble de terres cuites architecturales à un monument précis. La perte d'information qui résulte des conditions de la fouille est certainement importante. Elle est peut-être moins grave qu'on pourrait le craindre. Dans une stratigraphie, une tuile est très souvent un élément intrusif, qui rompt la cohérence du matériel recueilli dans une couche archéologique donnée. Cela pour des raisons évidentes : la «vie» d'une tuile, entendue au sens de période d'utilisation, est normalement plus longue que celle d'un vase. Dans une couche de destruction, tuiles et vases ne sont donc pas contemporains : j'entends par là que la tuile peut avoir été fabriquée plusieurs dizaines d'années avant le vase. Ainsi, à Corinthe, une antéfixe pentagonale archaïque a été découverte dans un puits comblé entre 460 et 420 av. J.-C.[6] Lorsqu'on peut, grâce à la céramique, dater la couche de destruction d'un bâtiment, cette date ne s'applique pas aux tuiles trouvées dans cette couche, puisque ces dernières datent de la construction de l'édifice : d'où une grande marge d'incertitude. A ces difficultés s'ajoutent deux autres facteurs de confusion : la dispersion des fragments et l'habitude des remplois : c'est, à Delphes, le cas de loin le plus fréquent. Il n'existe rien qui rappelle, même de loin, le toit étudié dans ce même volume par le Dr. Schneider et découvert près de Didymes : un ensemble isolé, homogène, et cependant complet.[7]

Il est donc extrêmement probable que, à Delphes comme à Corinthe, si les journaux et inventaires avaient été tenus avec les mêmes scrupules qu'aujourd'hui, ils n'auraient fait qu'enregistrer cette dispersion, ces remplois, et ces incohérences stratigraphiques. Quelles doivent être, dans ces conditions, les règles pour le classement des terres cuites architecturales? Je les résumerai en disant que ce sont des éléments d'architecture qu'il faut traiter comme de la céramique, et des éléments de céramique qu'il faut traiter comme de l'architecture. Mais il ne faut surtout pas sacrifier l'un des deux aspects au profit de l'autre. Quand on s'intéresse à peu près exclusivement au décor, on considère chaque pièce isolément : comme Buschor, on sépare les simas des antéfixes, et on étudie séparément leur développement stylistique. Certes, à la fin du volume, l'auteur a tenté un regroupement rapide pour former autant de toits. Mais chacun sent bien qu'il s'agit d'unités composées de façon artificielle, et que, pour Buschor, ce n'était pas là l'essentiel.[8] Inversement, E. Dyggve a fait pour

[6] M. Z. Pease, "A Well of the Late Fifth Century at Corinth," *Hesperia* 6, 1937 (p. 257–316), p. 312, nº 237, fig. 43.

[7] P. Schneider, "Aus einem archaischen Bezirk an der Heiligen Strasse von Milet nach Didyma : Das Tonziegeldach des Ostbaues," *Bericht über die 34. Tagung für Ausgrabungswissenschaft und Bauforschung vom 7.–11. Mai 1986 in Venedig* (Koldewey-Gesellschaft), Bonn 1988, p. 16–19; K. Tuchelt, *IX. Kazı Sonuçları Toplantısı* 1987, Ankara 1988, p. 80, fig. 6–8; et la communication du Dr. Schneider dans le présent volume (ci-après).

[8] Il est significatif que dans la publication de Buschor (*TdA*) le chapitre traitant des toits ne compte que quatre pages (p. 69–73), et le chapitre topographique cinq (p. 74–78).

le Laphrion de Calydon une étude qui relève presque exclusivement de l'histoire de l'architecture, étudiant les toits en tant que tels, comme autant d'unités organiques dont les éléments sont indissociables. Peut-être, en revanche, a-t-il quelque peu négligé l'étude du décor en tant que tel.[9] C'est cependant ce second parti, plus structural que stylistique, qui me semble être le seul valable, et de plus correspondre tout à fait aux tendances actuelles de la taxinomie archéologique. A ne s'intéresser qu'au décor, on s'expose à des interprétations lacunaires et à une véritable perte d'information.[10] Faire des terres cuites architecturales, exclusivement, un objet de «Kunstgeschichte» ou de «Stilgeschichte», c'est privilégier un classement qui n'a de sens que par rapport à la visée du classificateur. Inversement, retrouver à travers le toit et les terres cuites un ensemble architectural, c'est retrouver le classement, l'ensemble et la structure voulus à la fois par l'auteur (l'architecte et le fabricant) et par l'usager antique. Les deux démarches ne s'excluent pas réciproquement, mais la seconde doit avoir la primauté.

En théorie, une publication de terres cuites architecturales devrait donc être une publication de toits. En pratique, ce n'est pas toujours le cas, pour des raisons faciles à comprendre : dès qu'on se trouve en présence d'une collection d'une certaine ampleur, la constitution des ensembles devient de plus en plus difficile, tant s'accroît le nombre des combinaisons possibles. Plutôt que de procéder par association forcée, on préférera — c'est du moins le parti que j'ai pris pour la collection delphique — laisser des éléments isolés, formant des séries homogènes mais où les éléments constitutifs du toit corinthien (sima, antéfixe, tuile de rive) ne sont pas tous présents. Encore faut-il que le nombre de ces «résidus» de toits ne soit pas trop nombreux. La publication delphique pèche probablement, dans ce sens, par excès de scrupule. Dans un compte rendu paru peu après la publication,[11] D. Heilmeyer a noté que l'on ne comptait que 33 toits sur 117 ensembles, et seulement deux attributions assurées. Et de se demander si cela justifiait que le volume soit publié dans la section II des *Fouilles de Delphes, Topographie et architecture.* L'observation est pertinente, et il y aurait sans doute moyen de réduire le nombre de ces résidus, comme je tenterai de le montrer plus loin. Cette impression de dispersion est probablement renforcée par le fait, relevé par Heilmeyer et B. d'Agostino,[12] que je me suis refusé à donner des reconstructions graphiques complètes des toits, du type de celles qu'on retrouve en abondance, par exemple dans les publications italiennes, et qui fournissent ensuite de belles illustrations aux manuels d'architecture grecque.[13] Il m'a semblé en effet impossible, compte tenu de nos incertitudes, de mettre en circulation des dessins où la part de l'hypothèse serait trop grande. Même pour la Lesché de Cnide ou le temple en tuf de Marmaria, j'aurais été amené à juxtaposer un

[9] Les réflexions finales de Dyggve (p. 201–212) sont en définitive plus techniques que stylistiques.

[10] Par exemple, la publication par B. Holtzmann («Une nouvelle sima archaïque de Thasos», *Thasiaca* [*BCH-Suppl.* V], p. 1–9) d'une terre cuite architecturale de Thasos ne permet pas, faute de dessin, de photographie et d'une description complète du revers, de déterminer s'il s'agit véritablement d'une sima de fronton, et, si oui, à quel rampant elle appartenait.

[11] H. D. Heilmeyer, *Gnomon* 42, 1970, p. 171–179.

[12] Heilmeyer, *op. cit.*, p. 174; B. d'Agostino, *ArchCl* 21, 1969, p. 120–125 et spécialement p. 124.

[13] Cf. par exemple Martin, pl. IX.

nombre arbitraire de tuiles de longueur hypothétique pour reconstituer un rampant de fronton dont la longueur totale était elle-même inconnue....

En revanche, on aurait pu diminuer le nombre de toits et de séries, et donc donner plus de cohérence à l'ensemble, en augmentant le nombre d'associations entre tuiles de profil et de motifs très voisins. A partir de quel seuil les différences entre tuiles et simas peintes justifient-elles qu'on les classe dans des toits ou des séries eux-mêmes différents? Il faut à nouveau se placer ici du point de vue de l'utilisateur. Le problème se pose alors de deux manières. Ou bien les différences de décor relèvent de la simple négligence, et l'on est amené à se demander à quel niveau se situe le degré d'acribie acceptable pour le commanditaire d'un toit décoré. Ou bien les différences sont voulues et il faut alors découvrir comment elles s'organisent, et à quels principes obéissent les variations de couleurs et de motifs. Pour illustrer ce propos d'exemples empruntés à la publication delphique, j'ai probablement eu tort de dissocier du toit de la Lesché de Cnide (toit 56) deux fragments (toit 60) très proches, à ceci près que l'entraxe du méandre de base est plus long de 9 à 10 mm : cette marge me paraît aujourd'hui tout à fait tolérable. De même, je pense qu'il faudrait réunir en un seul toit mes toits 14 et 15 : profils et motifs sont identiques, seul le jeu des couleurs diffère. Il aurait fallu réfléchir sur la polychromie, l'alternance des couleurs, soit à l'intérieur d'un même fronton, soit d'un fronton à l'autre.[14]

II. Les critères de classement : typologie, ateliers, chronologie

1) *Typologie*. Il n'y a guère à revenir sur les analyses proprement stylistiques, du genre de celles qui ont été développées par A. Mallwitz à propos des simas classiques d'Olympie.[15] Il est sûr en revanche que le classement des antéfixes archaïques que j'avais proposé doit être revu. A la lumière des publications d'Égine et de Némée, la séquence «antéfixes à cornes — antéfixes hexagonales — antéfixes pentagonales» peut être considerée comme sûre.[16] Les toits et séries 5 à 26 de la publication delphique devraient être reclassés en conséquence.[17]

2) *Ateliers*. De très grands progrès ont été accomplis en vingt ans dans l'analyse des argiles. L'exemple unique que j'avais donné est naturellement très insuffisant. Non seulement parce qu'y manquent les éléments-trace, dont la détermination est capitale pour distinguer les provenances, mais aussi parce qu'une analyse unique n'a en soi aucune valeur. Certes, l'archéologie de laboratoire ne peut prétendre résoudre tous les problèmes. La pratique des ateliers itinérants, et l'existence de nombreuses réparations, amènent normalement à repérer des pièces de style identique et d'argiles différentes. Ces techniques devraient néanmoins permettre d'utiles regroupements : par exemple, celui des tuiles de Grèce occidentale, avec les ateliers de Thermos et de Calydon; ou encore les ateliers d'Italie du Sud, autour de villes comme Sybaris et Métaponte.

[14] Cf. Le Roy, 1967, p. 128–132 (toit 56, Lesché de Cnide); p. 135 (toit 60); p. 49–52 (toits 14 et 15).

[15] Je pense en particulier aux pages consacrées à la «sima pâle» et à la «petite sima aux acanthes» dans A. Mallwitz et W. Schiering, *OlForsch*, V, *Die Werkstatt des Pheidias in Olympia*, Berlin 1964, p. 110–134.

[16] Cf. en particulier Schwandner, 1985, p. 75–76, fig. 47, pl. 26.

[17] Ainsi, il n'y a plus à hésiter à attribuer à Corinthe le toit 5 (Le Roy, 1967, p. 28–31); d'autre part, l'antéfixe «hexagonale» A 23 (toit 12) devrait se placer nettement en tête des séries à palmette et volute (Le Roy, 1967, p. 45–47).

Les fouilles récentes de Corinthe et de Némée ont d'autre part apporté d'utiles précisions à la connaissance des ateliers corinthiens : l'antéfixe de Delphes A.41 (série 26) n'avait comme parallèle, au moment de la publication, qu'une pièce athénienne. L'apparition d'exemplaires très semblables à Némée montre qu'il faut désormais associer ce type aux ateliers corinthiens.[18]

3) *Chronologie.* Dans un domaine où, comme je l'ai indiqué ci-dessus, le contexte archéologique est souvent absent ou trompeur, la mise en chronologie relative des toits ou des pièces isolées prend une grande importance. Il faut ici prendre garde de ne comparer que ce qui est comparable, et par conséquent de n'opérer un classement qu'à l'intérieur des séries homogènes et des ensembles régionaux. Je crois avoir moi-même commis une erreur de ce type en étudiant la sima IV de Calydon (Löwensimadach), de profil corinthien, mais décorée de languettes et d'une double tresse.[19] En me fondant sur le profil et sur une certaine négligence dans l'exécution du décor, j'avais cru établir que cette sima se plaçait vers 560–550. Mais B. d'Agostino a fait remarquer à juste titre[20] que la technique décorative n'évolue pas forcément au même rythme à Calydon et à Corinthe, et qu'on ne pouvait bâtir une chronologie relative en passant de l'une à l'autre.

L'étude de ce même toit a d'autre part illustré, s'il en était besoin, la nécessité de ne pas séparer l'examen des acrotères de celui des tuiles proprement dites. Dyggve associait en effet à cette sima une très belle tête de sphinx archaïque, indiscutablement antérieure à 550, et plus probablement des premières décennies du VIe siècle. Heilmeyer rejetait en conséquence la date de 550 pour la sima, puisque l'acrotère était antérieure. Mais K. Rhomaios avait montré[21] que c'était en fait un autre sphinx d'acrotère, nettement plus petit, de technique plus négligée et surtout nettement plus tardif, qu'il fallait associer à la «Löwenkopfsima». De ce fait, l'objection de Heilmeyer tombe, et la date de *ca* 550, qui est celle de Rhomaios, devient plausible. Une telle datation prend en compte le double caractère de la sima de Calydon : elle est à la fois fortement influencée par les techniques corinthiennes, et étrangère aux séries corinthiennes, auxquelles on ne peut l'intégrer.

D'une façon plus générale, je serais aujourd'hui beaucoup plus prudent dans l'utilisation, pour bâtir une chronologie relative, de l'évolution des types et des profils. Ni les uns ni les autres n'évoluent en fait avec la sage uniformité de soldats défilant au même rythme. Pour ce qui est en particulier des profils, J.-F. Bommelaer a montré, dans sa publication de deux simas classiques de Delphes[22] que l'on doit «considérer avec prudence les rapports chiffrés», dont «la précision ne doit pas faire illusion». De fait, si l'on admet, comme j'ai cru pouvoir le démontrer, que les simas n'étaient pas moulées, mais exécutées à l'aide d'un gabarit reproduisant en négatif le profil, gabarit passé à la main le long d'un profil à peine dégrossi en argile encore plastique, il en résulte qu'on ne saurait avoir un profil rigoureusement constant. Le gabarit ne sera jamais exactement parallèle à la sima pendant toute la

[18] Cf. Stephen G. Miller, "Excavations at Nemea, 1979," *Hesperia* 49, 1980 (p. 178–205), p. 185, pl. 38 et 39.

[19] Dyggve, p. 169–188.

[20] D'Agostino (ci-dessus note 12), p. 121.

[21] Rhomaios, p. 39.

[22] Bommelaer (ci-dessus note 2), p. 183.

durée de l'opération, et à plus forte raison il n'aura pas une position exactement identique d'une sima à l'autre. On aura donc de légères variations de profil d'une sima à l'autre et à l'intérieur d'une même sima, ce qui invalide les rapports chiffrés, au moins si l'on veut tirer des conclusions de variations de faible amplitude. La date proposée par J.-F. Bommelaer pour les deux simas à oves et fers de lance qu'il publie (premier tiers du IVe siècle) est d'autant plus précieuse qu'elle est fondée sur des données objectives.[23]

Toute chronologie absolue doit en effet être fixée, soit sur l'analyse du contexte, comme dans le cas que je viens d'analyser, soit par référence à des bâtiments bien datés dont on possède le toit. Il faut, me semble-t-il, savoir résister à la tentation de dater les tuiles par référence au système ornemental des céramiques. Certes, les motifs sont les mêmes (palmettes, lotus, volutes). Mais les évolutions ne sont pas parallèles. Il suffira de rappeler que le passage du «sombre sur clair» au «clair sur sombre» se fait, dans les décors des simas, trente ans après le passage de la figure noire à la figure rouge en céramique. Certes, potiers et tuiliers travaillaient dans les mêmes quartiers d'artisanat (par exemple à Corinthe).[24] On voit même, comme l'a montré M. Perreault dans sa communication sur les ateliers thasiens, un même atelier produire des tuiles et des amphores.[25] Reste que ni la technique de préparation des argiles ni celle de l'application du décor n'étaient les mêmes, et que les artisans tuiliers semblent bien avoir été plus traditionalistes que les artisans potiers.

Encore faudrait-il que les dates des bâtiments de référence soient assurées, ce qui n'est pas toujours le cas. Bien qu'il se place en dehors de la période retenue par la présente conférence, l'exemple de la Stoa Sud de Corinthe est à cet égard éclairant. O. Broneer, dans sa publication, l'avait datée de 337–323 av. J.-C.[26] L'un des toits les mieux conservés de la collection delphique (toit 81) en étant très proche, tant par la technique que par le décor, j'avais adopté pour ce dernier la même date, ce qui permettait de proposer que ce toit, pour lequel nous n'avions aucune indication de provenance, était celui du gymnase, précisément construit à cette époque.[27] Mais la date du bâtiment corinthien a été remise en cause, d'abord par R. Martin,[28] puis par Ch. Williams depuis 1972,[29] si bien que le meilleur connaisseur en

[23] *Ibid.* p. 196–197.

[24] Le fait reste douteux pour le «Quartier des potiers» : A. N. Stillwell, *Corinth*, XV, ii, *The Potters' Quarter, The Terracottas*, Princeton 1952, p. 272. Il est en revanche avéré pour la «Fabrique de tuiles» : S. S. Weinberg, "Corinthian Relief Ware," *Hesperia* 23, 1954, p. 129, 130, 133.

[25] Sur l'atelier céramique de Phari à Thasos, voir, pour la localisation et le contexte géologique, Y. Garlan, *Vin et amphores de Thasos*, Athènes 1988, p. 8, fig. 6; et pour la production de tuiles, la communication de M. J. Perreault à ce même colloque (ci-après).

[26] O. Broneer, *Corinth*, I, iv, *The South Stoa*, Princeton, 1954, p. 94–95.

[27] Sur la construction du gymnase de Delphes, voir J. Bousquet, *Études sur les comptes delphiques*, Paris 1988, p. 61 et 67 (début de la construction en 334/33); p. 68 (fin probable de la construction en 327/26); p. 171 (en 327/26, l'adduction d'eau montre que le gymnase est prêt à fonctionner). On aurait pu aussi songer à l'hoplothèque, désormais identifiée au portique Ouest, commencée également en 334/33 (*ibid.*, p. 61) et terminée en 321/20 (p. 68).

[28] R. Martin, compte rendu de la publication d'O. Broneer, *REG* 69, 1956, p. 213–216; du même auteur, «Bulletin archéologique», *REG* 72, 1959, p. 297.

[29] La necessité de rajeunir la date de la construction de la Stoa Sud de Corinthe s'est affirmée tout au long de la fouille des bâtiments qui ont précédé la Stoa. Ch. K. Williams, II et J. E. Fisher ("Corinth 1971, Forum Area," *Hesperia* 41, 1972, p. 170–171) relèvent que, sur le sol supérieur du «Bâtiment II», qui a été recouvert

matière de *stoai*, J. Coulton, a pu en placer la construction au début du IIIe siècle.[30] Dans ces conditions, la date du toit de Delphes devrait elle aussi être abaissée, et l'attribution au gymnase abandonnée, sans que je puisse du reste proposer une autre attribution.

Un regard rétrospectif jeté sur la publication des terres cuites architecturales de Delphes montre donc que, comme on l'a vu, celle-ci est, sur plusieurs points, sujette à révision. Cela est encourageant, dans la mesure où cela témoigne des progrès de la recherche. Et c'est également normal, dans la mesure où ce livre partait en quelque sorte en avant-garde, sans pouvoir s'appuyer sur une méthode et des résultats éprouvés. Reste, outre le matériel proprement dit, une problématique qui me semble toujours valable. La démarche consistant à utiliser le matériel non-corinthien pour identifier les «trésors coloniaux» (Corfou, Sicile, Italie) a fait ses preuves, même si les attributions doivent encore être affinées. En ce qui concerne la chronologie, la tendance me semble être au rajeunissement, qu'il s'agisse des temples «protocorinthiens» d'Isthmia, de Corinthe et de Delphes ou des toits du IVe siècle. Reste un point qui n'est pas indifférent : il est certes commode de tracer une ligne de démarcation au début du Ve siècle, lorsque la technique en «clair sur sombre» l'emporte sur celle en «sombre sur clair». Cette coupure est cependant loin d'être totale. Le profil «corinthien» survit quelque temps au Ve siècle,[31] et les motifs décoratifs de ce que j'ai appelé le «style sévère» sont très proches de ceux de la fin de l'archaïsme.[32] L'exécution reste d'une grande qualité, et ce bien avant dans le Ve siècle.[33] Et l'intérêt historique des tuiles d'époque classique est réel. Il ne faudrait pas que cela soit oublié.

CHRISTIAN LE ROY

UNIVERSITÉ DE PARIS - PANTHÉON - SORBONNE
17, rue de la Sorbonne
75231 Paris Cedex 05, France

après sa destruction par la Stoa Sud, a été découvert un dépôt de monnaies dont l'enfouissement n'est pas antérieur à la dernière décennie du IVe siècle. Cette datation est en gros confirmée par les mêmes auteurs ("Corinth 1972, The Forum Area," *Hesperia* 42, 1973, p. 27). Cf. à nouveau Ch. K. Williams, II, "Corinth Excavations, 1979," *Hesperia* 49, 1980, p. 107 : la construction se place après le milieu du IVe siècle et peut descendre jusqu'à 320 av. J.-C. La complexité du problème est bien marquée par Ch. K. Williams et J. E. Fisher ("Corinth 1975, Forum Southwest," *Hesperia* 45, 1976, p. 116 et note 20) : on a au moins une, et peut-être deux destructions, l'une vers 330, l'autre pas avant la dernière décennie du IVe siècle. Et les reconstructions des troisième et dernier quarts du IVe siècle ont été causées par quelque chose de plus important que la simple donation macédonienne pour la construction de la Stoa Sud. On notera cependant que la date de Broneer (350–330) est maintenue en gros par G. R. Edwards (*Corinth*, VII, iii, *Corinthian Hellenistic Pottery*, Princeton 1975, p. 197 et note 12).

[30] J. J. Coulton, *The Architectural Development of the Greek Stoa*, Oxford 1976, p. 228.

[31] Cf. Le Roy, 1967, toits et séries 49 à 53, p. 121–127.

[32] On comparera Le Roy, 1967, pl. 35 (fin du VIe siècle) et pl. 43 («style sévère»).

[33] Les analyses d'A. Mallwitz rappelées ci-dessus note 15 ont bien marqué l'intérêt esthétique des simas en terre cuite d'époque classique.